

Quand je pense à toi ...

Je te revois, après le rond-point où ta rue qui y débouche, je te revois sur le boulevard qui remonte vers la grande place ovale du centre ville. Ce doit être la fin du mois de Mai ou le début de Juin puisque tous les gamins de ton âge « les culottes courtes » sont de sortie. D'ailleurs dans ces années 60, on ne dit plus ainsi, on parle désormais de short : deux ou trois pièces de tissu assemblées en tube élastique à la ceinture et hop, voilà le short de lavage bien plus commode pour les mamans et surtout pour les mêmes mamans modestes de prix bien plus modique que les culottes à plis droits et à revers soigné façon british ou 16^e arrondissement.

Te voilà donc avec tes treize ans environ, gambettes à l'aire comme tous les garçons de ton âge ou de ta classe de 4^{ème}, la coupe de cheveux en brosse, très rase et économique elle aussi qui permettait de ne voir le coiffeur qu'une fois tous les trois mois. Te voilà avec la tronche boutonneuse de cet âge incertain où un garçon n'est pas encore un homme, ce que sa voix mutante trahit tout aussi sûrement . Tu n'es pas beau, mais tu n'es pas plus laid que tant d'autres dadais de tes camarades. Tu es en revanche bien plus timide qu'eux ... et va savoir pourquoi !

Et voilà qu'il te faut ce jour-là aller prévenir des amis de tes parents qu'ils sont invités, avec d'autres aussi, au pique-nique du dimanche prochain. Mais toi qui de coutume marches si vivement, ce jour-là je vois bien que tu ne te presses pas, tu traînailles sur ce trajet que tu connais par cœur car il t'en cou^te d'avoir à faire cette démarche pourtant banale comme tout. Tu as peur. Mais de quoi ?

Je te revois prendre cette rue un peu étroite, commerçante et animée, qui s'écarte de la place au jet d'eau, hésiter devant le n°6 puis, après le porche, parvenir au palier à demi-obscur du premier étage. Les sonnettes n'existent pas encore dans ces immeubles anciens divisés en appartements modestes. Il te faut frapper. Tu le fais. Mais peut-être pas assez fort et tu t'aperçois d'ailleurs que la porte est entr'ouverte. Alors frapper plus fort ... ou demander « il y a quelqu'un » ? Mais non. Tu pousses avec précaution cette porte entrebâillée. Toujours rien ne bouge. Tu t'avances dans la pénombre car les volets ont été mis-clos. Un halo de lumière passe au travers de ces persiennes qui baigne la pièce d'une vapeur bleutée.

Et tu le vois. Il est là ; il s'est endormi sur sa chaise, les bras croisés sur la table, sa tête est posée de côté dans ce berceau des bras. Il est là « Popaul », le père. Il est seul. Jeannette et les enfants ont dû sortir .. et Martine ne sera donc pas là.

*J'aurais dû le réveiller, m'as-tu raconté ... pour lui dire ... Il m'aurait suffi dfe racler ma gorge ou de dire bonjour en forçant ma voix. Il aurait sursauté ...
Mais non.*

Quand je repense à cette histoire que tu m'as si souvent racontée, je t'imagine, ainsi tétanisé, à rester muet avant de faire demi-tour et de repartir sur la point des pieds, comme un voleur ... pressé ensuite dans l'escalier puis sous le porche de détalier, soulagé mais honteux.

Pourquoi j'ai fait ça ? Pourquoi avoir déguerpi ainsi?n sans le réveiller et sans rien dire ?

Je te vois, le soir, piégé, embarrassé de ne pas savoir que dire à ta mère. Qu'il n'y

avait personne ... que tu n'avais pas pu faire cette commission ... Dans quelle situation absurde tu t'étais mis.

Aussi à force de t'entendre ressasser cette anecdote ai-je fini par me faire une petite idée.

Puisque tu m'en a parlé aussi, je repense donc à cette famille et à ces trois enfants que tu devais tout simplement inviter. Je revois surtout la jeune Martine du même âge que toi tu m'as dit. Seulement voilà, à 13 ans et même à cette époque, une fillette n'en est déjà plus une, elle prend plus précocement des airs de jeune fille ; la grâce et la finesse peuvent même lui donner déjà la tranquille assurance de son charme. Si je t'ai bien écouté, Martine était de celles-là !

Alors, toit, réveiller « Popaul » pour lui annoncer .. maman m'a dit de vous dire que dimanche ... Oui, mais comment cacher derrière ce message banal que ce qui t'intéressait, toi, bien plus que le pique nique, était de revoir Martine ; comment avec ton élocution hésitante éviter que Popaul devine la gêne que te procurait ta démarche ? Je te vois convaincu que « Popaul », ce malin, ce farceur, n'allait pas être dupe et t'imaginer anticipant en silence le ton faussement neutre de sa réponse : « Mais oui petiot, dis à ta mère qu'on viendra ... » Ce petiot qui, à lui seul, en aurait dit long sur ce qui émanait de ta personne de 13 ans ! Tu te représentes en un éclair le regard de ce père étincelant d'ironie à peine retenue. Et je mesure combien tu redoutes alors les allusions moqueuses ou les remarques goguenardes dont « Popaul » se serait montré capable - et devant tout le monde - le jour venu du pique-nique.

Toi le bruno encore boutonneux te laisser démasquer déjà sensible malgré tout au charme d'un sacré bout de jeune fille. Toi le « petiot » transi de premières amours ! Vous n'y pensez pas !

Alors oui, tu ne l'as pas réveillé « Popaul », tu as doucement retiré cette porte entre ouverte et tu t'en es allé ...

Oui, mais dans la suite de ta vie, combien de portes entrouvertes n'as-tu pas osé ouvrir davantage et sans crainte ...